

CLARE EMPSON

L'AMOUR DE MA VIE

jusqu'à ce que
je le détruisse

DENOËL



L'Amour de ma vie

Clare Empson

L'Amour de ma vie

roman

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

DENOËL

Titre original : *Him*
© Light Oaks Media Ltd, 2017

et pour la traduction française :
© Denoël, 2019

Couverture : Constance Clavel Image : © Getty Images

MUTISME SÉLECTIF : incapacité ou refus de parler d'origine psychologique (causés par une dépression ou un traumatisme).

Aujourd'hui

C'est mon infirmière préférée, celle qui me brosse les cheveux avec douceur, qui prend soin de ne pas tirer sur les nœuds et tamponne mon visage avec un linge tiède ; rien à voir avec la toilette brutale à laquelle d'autres procèdent. Je pourrais réagir. Je ne le fais jamais.

Pendant qu'elle travaille, elle me parle sans cesse, soulève ma lèvre supérieure pour frotter mes dents avec de délicats mouvements circulaires, porte un verre d'eau à ma bouche en me disant : « Prenez une grande gorgée, ma chérie, et rincez bien. »

Elle m'appelle *beauté* ou *chérie*, jamais Catherine. Je parviens parfois à me concentrer quelques instants sur ses paroles avant que les rêves ne me tirent de nouveau vers toi.

« Votre famille vient vous voir, aujourd'hui. »

Ma fille va me tapoter le visage de ses petites mains douces, mon fils se tiendra debout en silence près de ma chaise, me fixant de son regard sérieux. Mon mari me parlera de sa journée, une pointe de gêne dans la voix. Qui

pourrait lui en vouloir ? Il est franchement embarrassant de s'adresser à un mur, jour après jour.

« Bonjour Catherine », dira-t-il. Lui ne m'appelle plus que par mon prénom.

Beauté. Catherine. Des étiquettes qui n'ont aucun sens. Je suis celle qu'ils veulent que je sois. La plupart du temps, je reste immobile pendant que les mots tourbillonnent au-dessus de moi, grains de poussière dorés qui dansent dans la lumière du soleil.

« Rétablissement. » Ce mot-là, je l'entends souvent. Sam le prononce d'une voix tendue, passive-agressive, et le psychiatre le répète lui aussi, d'un ton plus vague, plus décontracté. C'est la vie ; et après ? semble-t-il dire. Et après, il y a Sam. Sam voudrait bien savoir combien de temps il devra encore attendre : une semaine, un mois, le restant de ses jours ? Encore combien de temps avant que sa femme lui revienne ?

Mais je dérive, je dérive. Je suis de nouveau une jeune fille, dix-neuf ans, presque vingt. Je suis aimée, pleinement, d'une passion qui a envahi mes os, mon sang, ma tête. Seuls existent cette chaleur, cette lumière, ce bonheur violent, éclatant. C'est si bon d'être ici. Si seulement je pouvais retenir, figer ce moment précis.

« Je ne te quitterai jamais », dis-je. Tu me serres encore plus fort dans tes bras, nous nous endormons ainsi, entrelacés comme des lianes. Je ne me réveillerai pas de la nuit. Mais je me réveille bel et bien et brusquement, la roue tourne et tout change.

L'infirmière est de retour. Elle a un accent mais je

n'arrive pas à me concentrer assez longtemps pour identifier son origine.

« Les voilà, Beauté. Voilà votre famille qui est venue vous voir. Elle est perdue dans ses rêves aujourd'hui, pas vrai ma chérie ? Parlez-lui, allez-y, elle entend tout. »

Daisy est agenouillée à côté de ma chaise, la tête sur mes genoux. Je sens Sam qui me soulève les mains l'une après l'autre et qui les place sur les boucles brunes de notre fille. Je sens la présence de Joe, debout comme toujours, juste à la droite de ma chaise. Joe ne me parle plus.

Au début, il me lançait : « Bonjour Maman », le strict minimum, rien de plus, et dans ces deux mots cinglants, je n'entendais que la fureur silencieuse de mon fils. Je ne peux pas l'aider. Je ne peux aider personne.

Sam se tient près de la fenêtre, silhouette floue vêtue de sombre, son long corps mince éclipsant la moitié du jour, me dissimulant la vue de mon arbre. J'aimerais qu'il se déplace. Quelques centimètres suffiraient.

« Parle-nous, Catherine. S'il te plaît. Montre-nous que tu en es capable. »

J'entends le désespoir dans la voix de Sam, plus que les mots eux-mêmes ; et dessous, dans les profondeurs, j'entends sa frustration. C'est l'homme le plus gentil du monde, Sam. Après tout il est ici, jour après jour, sans savoir si je reviendrai, si nous emprunterons un jour dans un grincement de roulettes les couloirs de l'hôpital jusqu'à l'obscurité du parking bitumé, loin de mon arbre solitaire. Mais j'entends aussi les mots qu'il ne prononcera pas, l'accusation silencieuse d'obstination, d'égoïsme.

« Alors elle pourrait parler si elle le voulait ? demande-t-il à Greg, le psychiatre aux baskets New Balance et à la raie sur le côté.

— C'est plus compliqué que ça, répond Greg. Physiquement, oui, elle en est capable, mais elle a perdu l'usage de la parole. Ce n'est pas qu'une question de volonté. On doit se pencher sur les raisons de son mutisme. Il s'agit très probablement d'une stratégie involontaire d'évitement. Elle refuse par là d'assimiler l'insupportable. Catherine s'est renfermée sur elle-même parce qu'elle ne pouvait pas faire face aux événements de Shute Park : incapable de digérer le traumatisme, elle en réprime le souvenir. Ne pas parler est son moyen de défense. »

Greg cherche à impressionner Sam avec son jargon médical quand il décrit le trouble dissociatif qu'on m'a diagnostiqué ; il fait même allusion à Freud.

« Au XIX^e siècle, ce genre de comportement était beaucoup plus courant, surtout chez les femmes. Vous avez peut-être entendu parler des hystériques ? » lance-t-il sur le ton de la conversation, comme s'il dînait chez des amis. Même sans voir Sam, je sens que ça l'exaspère.

« Les personnes atteintes ressentent souvent un engourdissement ou font des crises d'amnésie. Dans le cas de Catherine, elle est incapable de parler : comme si ses cordes vocales avaient littéralement gelé. On appelle ça le mutisme sélectif. »

Plus tard, c'est Greg qui s'accroupit près de ma chaise. Ses genoux craquent. Il me donne une idée, un os à ronger, un truc qui me permettra de passer plus de temps avec toi.

« Je crois savoir où vous en êtes dans votre tête », dit-il, et je sens son regard insistant même si j'ai les yeux rivés sur mon arbre, dans le jardin.

« Vous êtes coincée, n'est-ce pas ? Coincée tout à la fin. Je me demande si ça ne vous aiderait pas de retourner au début, de remettre de l'ordre dans ce qui s'est passé, en quelque sorte. C'est dur, Catherine, je sais, mais vous devez mettre les choses au clair dans votre esprit.

« Vous pourriez imaginer qu'il s'agit d'une histoire, continue-t-il d'une voix douce et apaisante, le genre de voix que je prenais toujours quand les enfants faisaient un cauchemar. Pensez à qui vous pourriez la raconter. »

Ça, c'est facile.

Il s'agit de notre histoire, à toi et moi, et c'est donc à toi que je vais la raconter, évidemment.

Quinze ans plus tôt

On pourrait commencer par « Il était une fois », qu'est-ce que tu en penses, mon amour ? Il était une fois une jeune fille qui ne connaissait rien à l'amour ni au désir, ni au curieux sentiment de liberté que tu allais lui offrir. Elle était arrivée à l'université avec sa valise Samsonite toute neuve et sa couette Cath Kidston, fille unique, gâtée, adorée, dix-huit années passées à trois dans une bulle gonflée à l'hélium. Elle se fit des amis, l'un d'entre eux deviendrait son mari, si l'on en croit l'histoire. Tout lui vint facilement : une copine de classe qui se transforma peu à peu en meilleure amie, un job au journal étudiant, une rafale de bonnes notes qui la dispensèrent d'examen final. Six semaines après le début de sa deuxième année, juste au moment où les arbres commençaient à exhiber leur or, leur pourpre et leur jaune banane, un garçon surgit dans son TD d'anglais, à l'improviste, comme un boulet de canon. Ce garçon, c'était toi.

Nous étions cinq ou six ce jour-là, assis en cercle sur des fauteuils dépareillés et miteux, à écouter le professeur

Hardman décrire la représentation de Satan par Milton en héros militaire. Il avait une voix plate et soporifique, ce professeur, et la peau blanc-bleuté des déterrés ; il parlait les yeux fermés, une main sur la poitrine comme s'il s'attendait à une crise cardiaque imminente.

La porte s'ouvrit brusquement et tu la franchis dans tes habits froissés de la veille, les cheveux dressés sur la tête, ta beauté évidente malgré tout. Tous les étudiants présents connaissaient ton nom.

« Ah, monsieur Wilkes. C'est gentil de vous joindre à nous. Asseyez-vous donc près de Mlle Elliot, fit le professeur, indiquant la chaise vide à côté de moi. Vous pourrez ensuite commencer à lire pour nous. »

Ta voix était grave et belle et tu lisais avec cette assurance surnaturelle qui semble l'apanage des gens comme toi. Le professeur Hardman ferma encore une fois les yeux pour écouter ta description de Satan et cinq bonnes minutes s'écoulèrent avant qu'il ne lève la main et ne dise : « Très belle lecture, je vous remercie. Mais qu'est-ce que ces premières pages nous révèlent de Satan ? »

Je sentais les autres attendre comme un seul homme que tu bégayes, ou bredouilles les vagues inepties qu'ils auraient énoncées dans cette situation de stress ; au lieu de quoi, tu expliquas pourquoi tu trouvais peu convaincant le portrait que Milton faisait de Satan en héros. Tu soulignas sa description maladroite du diable dans les Livres IV et V, démontrant ainsi que, contrairement à nous autres, tu avais lu le poème en entier et t'étais forgé ta propre opinion. Dans le silence qui suivit, je sus qu'ils te détestaient

tous, pour ton allure, ton assurance, ta richesse présumée et dorénavant pour cette démonstration d'intelligence libre et ardente. Mais même alors, je ressentis la première pointe d'admiration.

Après avoir quitté la salle, nous traversâmes la cour jusqu'à la rue. Pour notre plus grand plaisir, une contractuelle dressait une contravention face à l'Austin-Healey bleu clair que nous savions tous être la tienne.

« Oh, merde, fis-tu en m'attrapant par le bras. Tu peux m'attendre ici une seconde, le temps que j'arrange ça ? S'il te plaît ? J'ai quelque chose à te demander. »

Tes yeux, découverts en m'y plongeant, étaient couleur de jade, à la fois clairs et perçants.

Je n'entendis pas ce que tu disais, mais contemplai avec stupéfaction la contractuelle qui t'écoutait plaider ta cause, un sourire s'étirant lentement sur ses lèvres. Tandis que tu me rejoignais, elle déchira la contravention.

« La prochaine fois, je serai moins gentille », lança-t-elle. Tu la remercias d'un geste, sans me quitter des yeux.

« Tu arrives toujours à tes fins ? demandai-je.

— J'essaie. À ce sujet, je t'invite à déjeuner. Tout de suite. Dans un lieu mystère, prépare-toi à en prendre plein les yeux.

— Désolée, je ne peux pas. »

Je me détournai mais tu m'attrapas de nouveau le bras.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi tu es si... » Tu hésitas un instant pour trouver le mot qui convenait : « ... froide ? »

Ta surprise était telle que je ne pus m'empêcher de sou-

rire. Les filles devaient rarement refuser tes invitations à déjeuner.

« J'ai des gens à voir, du travail à faire. La routine.

— Allez quoi, tu peux quand même prendre une heure ou deux pour manger, non ?

— Le truc, c'est que je sors avec quelqu'un depuis peu. »

Je me sentis bête de dire une chose pareille et mes joues rougirent violemment. Mais cela te fit rire.

« Eh bien, je ne sais pas ce que tu avais en tête mais je ne pensais qu'à déjeuner. Des fruits de mer, peut-être un verre de vin. Où est le mal ? »

Je restai plantée là, avec l'envie de te suivre, sachant que je ne le devais pas. Je pensais à Sam mais je voulais rester avec toi, l'ombre de mon avenir — si seulement j'avais su.

« Pas aujourd'hui », dis-je comme si je refusais d'acheter des plumeaux à un vendeur à domicile.

Tu avais remarqué mon conflit intérieur, je le vis à ton sourire quand tu t'éloignas pour rejoindre ta voiture bleu clair.

« Alors on retente le coup demain », lanças-tu.

Quatre mois plus tôt : Catherine

Notre premier été à la campagne est chaud et sec. Chaque matin le ciel est obstinément bleu, la terre craquelée si assoiffée qu'on peut presque l'entendre haleter. Sam trouve que nous avons choisi le moment parfait pour nous échapper, avec toutes les vacances d'été devant nous pour explorer les collines, les plages et les forêts desséchées et crépitantes de notre nouvelle région.

« On est tous ensemble, toi, moi, les enfants ; et maintenant on a cette magnifique maison en ruine. Que demander de plus ? » répond Sam à chaque fois que je m'inquiète au sujet de nos revenus. « Mon nouveau job commence en septembre. Jusque-là, on aura toujours ton argent au cas où. »

Mon argent, une indemnité perçue après la perte de ma mère il y a quatorze ans, morte d'un cancer du sein, et celle de mon père, parti à New York avec une autre femme. Tout comme nous, il vit la *dolce vita*, sauf que dans son rêve à lui, il est question de sushis, de grand art et d'une femme qui porte des sous-vêtements de soie assortis.

Nous avons quitté Londres en toute hâte. Six semaines

après que Sam avait démissionné d'un poste stable et bien payé dans une école privée, les camions de déménagement s'arrêtaient en cahotant devant le cottage délabré de Hansel et Gretel à Somerset.

« C'est joli, j'avoue », ai-je dit la première fois que j'ai vu cette maison, ses glycines qui s'enroulaient merveilleusement autour du portail rouillé et son explosion de roses rouges, roses et blanches le long de la façade.

Je trouvais qu'elle ressemblait à un dessin d'enfant avec sa toiture dépareillée mi-chaume mi-tuiles, ses fenêtres aux dimensions diverses, ses portes à la peinture écaillée et son épais manteau de lierre. Nous avons fait une offre sur-le-champ et lorsque le rapport de l'expert a relevé un taux d'humidité record et une mauvaise isolation, nous l'avons tout de même achetée.

« On va à Frome acheter de la peinture », dit Sam. Il m'embrasse tout en rassemblant les enfants. « On prendra un gâteau, chez le pâtissier que tu aimes bien. »

Je sais ce qu'il fait, bien sûr. Il me laisse respirer, me permet de me morfondre et de pleurer notre vie à Londres, la ville où j'ai passé trente-quatre ans, où ma mère a vécu et où elle est morte — ce dernier point étant le plus important à mes yeux.

À la seconde où la porte se referme derrière eux, voici ce que je fais : je monte dans notre chambre et j'ouvre l'armoire. Tout au fond, cachée derrière une jungle de bottes jamais portées, je récupère une boîte pleine de lettres, de photos et de coupures de journaux, mon dossier secret sur toi. Aujourd'hui, je saisis une feuille A4 lignée, couverte de

ton gribouillis caractéristique au stylo à bille bleu. Je connais si bien cette lettre que je pourrais te la réciter à l'instant, les yeux fermés. Je sais où se trouvent les virgules, les parenthèses et où il manque un point. Je sais où tu as doublé la barre des T et où tu ne l'as pas fait. Je pourrais réaliser une contrefaçon parfaite si je le voulais.

Tu ne me reviendras pas, n'est-ce pas ? Avant, je me disais que si, mais plus les semaines passent, plus le temps que nous avons passé tous les deux ressemble à un rêve. D'ailleurs, es-tu réelle ? Je te cherche dans la rue, dans chaque pub où je me rends, à la bibliothèque, dans ce drôle de petit café portugais où nous avons mangé des tartes à la crème et où la vieille dame t'a appelée Audrey Hepburn (à juste titre, vous avez les mêmes yeux). Je ne te trouve nulle part mais curieusement, ta présence ne me quitte jamais. La caresse de tes cheveux sur mon visage, la pression de ta main dans la mienne. Je m'éveille en pleine nuit pour entendre ta respiration légère à mon côté. Tu es partie, pourtant tu es toujours là.

Cette première lettre — il y en a cinq — est celle que je préfère. Lorsque je la lis, je nous imagine encore, cette fille et ce garçon assis dans un café désert de Bristol par un mardi calme et sans éclat, un peu comme aujourd'hui. Il n'y avait personne à part la femme assise à la table voisine, penchée sur sa tasse de thé. Tu lui proposas l'une de nos tartes à la crème.

« Vous en voulez une ? Nous en avons pris trop. »

Catherine ne parle plus. Ni à son mari, ni à ses enfants, ni aux médecins, pas même à sa meilleure amie. Elle a été témoin d'une scène terrible et depuis plus un mot. Pourtant, du fond de sa bulle, Catherine se souvient...

Elle se souvient de Lui, Lucian, l'amour de sa vie rencontré à la fac. À cette époque, elle s'était laissé entraîner dans son cercle d'amis, privilégiés et hédonistes. Difficile d'oublier leur rupture, aussi : en une nuit, tout a volé en éclats. Elle l'avait quitté, détruisant leur vie à tous les deux. Sans qu'il n'y comprenne rien.

Elle se souvient surtout de leurs retrouvailles, quatre mois plus tôt : le hasard les a réunis, comme pour leur offrir une seconde chance. La passion a ressurgi immédiatement. Toutefois, impossible d'éviter la question essentielle : pourquoi ? Pourquoi Catherine s'était-elle enfuie, cette nuit-là ?

**UNE PLONGÉE SOMBRE
AU CŒUR DU SILENCE,
DES SECRETS ET DES NON-DITS
D'UNE HISTOIRE D'AMOUR.**

Clare Empson est une journaliste britannique. *L'Amour de ma vie* est son premier roman.



L'Amour de ma vie
Clare Empson

Cette édition électronique du livre
L'Amour de ma vie de Clare Empson
a été réalisée le 16 mai 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207140581 – Numéro d'édition : 328620).
Code Sodis : N94128 – ISBN : 9782207140611.
Numéro d'édition : 328623.